

## REGARDS

SOCIÉTÉ  
SEPTEMBRE 2021 | N°109

# STREET ART, SUR LES MURS DE MARSEILLE

Signal paradoxal d'un renouveau urbain

Un temps symptôme pictural de la désindustrialisation des villes, parfois associé à leur déclin, le graffiti – et dans son acception plus large, le street art – semble aujourd'hui s'affirmer comme le signal de leur renaissance économique et urbaine. Un renversement de symbole donc, qui illustre le chemin parcouru par cet art urbain, spontané et éphémère, souvent vandale, mais désormais prisé des galeristes comme de la commande publique. Et ce n'est pas étonnant que ce soit à Marseille, ville ayant connu l'ensemble de ces cycles, que le street art trouve un terrain d'expression à sa hauteur : rebelle, alternative et en profonde mutation, la ville est pour des générations de graffeurs le support d'expression et la source d'inspiration. Si les politiques urbaines commencent à identifier les bénéfices de cet art, reste à comprendre plus précisément les liens qui le lient si profondément à la ville contemporaine.



# ÉDITORIAL



L'ouverture complète de la L2 a permis de révéler au plus grand nombre la créativité et le talent des artistes à qui on a confié la mission d'animer le fonctionnalisme et la froideur d'une

infrastructure autoroutière par un apport artistique mural.

C'est une nouvelle étape franchie dans la mise en accessibilité du street art, au-delà du cercle de plus en plus en large des familiers et des connaisseurs de cette forme artistique dont l'espace urbain est le creuset et l'inspirateur. Marseille se signale ainsi par sa capacité à s'inscrire dans les nouveaux courants de l'art urbain, stimulée par des lieux inédits, des points de vue singuliers, des vues à couper le souffle. Elle attire de nouveaux artistes qui voient en Marseille l'opportunité de développer leur art et de bénéficier d'un écosystème qui s'étoffe de plus en plus et qui leur permet de révéler leur talent.

Dans la recherche de développement du tourisme urbain qui échappe à la contrainte de la saisonnalité et qui parie sur le permanent et le pérenne, c'est un atout supplémentaire pour conforter la destination Marseille.

À travers ce Regards, l'Agam a cherché à présenter et à expliquer cet engouement pour le street art à Marseille, comme un clin d'œil aux enjeux de la ville créative déjà traités dans une publication précédente.

**LAURE-AGNÈS CARADEÇ**

Présidente de l'Agam

## RENOUVEAU URBAIN

Les confinements successifs, accompagnés de la fermeture des lieux culturels, ont donné à l'art urbain en général, et au street art en particulier, une dimension nouvelle : celle d'un art accessible, profondément attaché à la ville et en perpétuel recommencement. Graffs, collages et fresques ont depuis plusieurs années investi le bâti urbain, des friches industrielles faubouriennes aux quartiers centraux animés. Si la tolérance semble aujourd'hui de mise dans certains quartiers, l'image des autorités vis-à-vis de ce qui relève parfois d'une dégradation, a lui aussi évolué. En témoignent les initiatives publiques ou privées qui sollicitent la communauté des graffeurs pour habiller un équipement, une infrastructure, ou donner une image nouvelle à un quartier en reconversion. Ce mouvement d'institutionnalisation n'est pas anecdotique, compte tenu du caractère illégal de l'expression spontanée : il illustre la prise de conscience du caractère irrésistible du street art et surtout de son fort potentiel d'attractivité et de renouvellement urbain. Paradoxe pour un art au départ associé aux friches, le street art semble faire partie intégrante de l'arsenal de revitalisation urbaine des acteurs de l'urbanisme.

Sans doute la raison est-elle à chercher aussi du côté des générations nées à partir des années 1980, familiarisées depuis leur plus jeune âge à ce mode d'ex-

pression, à la fois sur les murs des villes, mais surtout via les vecteurs pléthoriques de la « pop culture » : clips vidéo, séries, cinéma... Une pop culture qui a beaucoup associé la représentation de la ville, dans les clips notamment, au street art, que ce soit dans la culture rap mais aussi pop.

### UN VECTEUR D'IMAGE ET D'ANIMATION CULTURELLE ET URBAINE

Si pendant longtemps les graffs étaient activement chassés des nouveaux quartiers en construction comme de leurs documents de communication, on ne compte plus aujourd'hui les lieux d'urbanisme transitoire ou les secteurs de renouvellement urbain, qui l'intègrent dans leurs projets de développement et leurs stratégies de communication. Avec comme cible, une population jeune, créative et diplômée, souvent critique de l'urbanisme trop standardisé du siècle passé, et en recherche de lieux atypiques à forte densité culturelle, et en évolution permanente. À l'image des projets d'occupation temporaire, dont la programmation urbaine est évolutive, permettant d'offrir aux riverains des expériences sans cesse renouvelées, le street art accompagne aussi la recherche de l'effet « Whaou » dans l'espace urbain. Les récents appels à manifestation d'intérêt (AMI) portés

par la Ville de Paris, comme « Embellir Paris », lui accordent une place centrale. Sans doute, cet impact en termes d'image est-il aussi à chercher du côté des réseaux sociaux, Instagram en tête, dont les utilisateurs ont depuis longtemps plébiscité le partage de photos d'œuvres street art, et donnant sans le savoir, une visibilité nouvelle à certains espaces urbains, souvent méconnus mais supports d'une activité « graffs » importante. Ces nouveaux médias sont pour beaucoup depuis une dizaine d'années dans le renforcement du lien entre visibilité des projets urbains et le graff. À titre d'exemple, le « #streetart » cumule en 2021, 60 millions de publications, et reste un des hashtag (#) les plus utilisés dans l'espace urbain.

Les offices de tourisme l'ont bien compris, en proposant des parcours street art aux nouveaux touristes urbains, à la recherche de lieux « en dehors » des circuits classiques et souvent loin des cartes postales. Les associations qui organisent des visites de sites sont aussi de plus en plus présentes pour faire découvrir les œuvres aux habitants ou aux touristes.

#### PILIER AUTOPONT, GÈNES, ITALIE.



COLLAGE, QUARTIER DU PANIER, MARSEILLE (II<sup>e</sup>).

### DE QUOI LE STREET ART EST-IL LE NOM ?

Symbole artistique de la gentrification pour les uns, vecteur d'une culture et de messages accessibles à tous pour les autres, le street art semble dans tous les cas s'imposer comme une identité picturale incontournable de la ville contemporaine. À l'heure des réseaux sociaux, des plateformes et d'une presse largement dématérialisée, les murs des villes sont devenus en une décennie, les supports d'une expression libre protéiforme, renouant avec des tendances anciennes, du muralisme au tag, en passant par le collage à caractère sociétal ou politique.

Cette prolifération de messages en milieu urbain, renvoie à la visibilité retrouvée des centralités des grandes villes, lieux incontournables dans les parcours professionnels, résidentiels, touristiques ou culturels. Si la ville « créative » a longtemps recherché l'attractivité des industries dites « culturelles » pour accompagner le renouveau de ces centres, elle leur a aussi donné une dimension artistique à son image : spontanée, évolutive et connectée.

C'est sans doute dans ces évolutions socio-économiques récentes que ce lien est à trouver. Et si, au côté du patrimoine monumental et architectural, le street art était aussi le signe des mutations incessantes et plurielles des villes, symbole de leur vitalité et de leur force créatrice ? Les villes, berceaux des cultures et des mouvements artistiques, semblent désormais prêtes à une diffusion de l'art « sur les murs ».

# REPÈRES



2013

Marseille  
Capitale européenne de la Culture



24 000

photos sous le hashtag #streetartmarseille sur Instagram



5 ans

de réalisation des fresques de la L2 (2014-2019)



8

itinéraires street art identifiés dans le centre-ville élargi de Marseille



2024

Livraison prévue du tiers-lieu « street art » dans le quartier des Crottes (Euromed 2)

# LA DIVERSITÉ DES FORMES ET DES REPRÉSENTATIONS DU STREET ART

Le street art est un mouvement artistique ayant émergé dans les années 60 aux États-Unis. C'est un art qui, à l'origine, s'exprime dans la rue et sur les murs. Il se présente sous diverses formes et occupe des espaces urbains variés. Nous nous intéresserons ici aux représentations murales.



**LE TAG**  
Signature réalisée rapidement.



**LE FLOP**  
Signature accompagnée d'un travail sur la couleur et les volumes.



**LE GRAFF**  
Signature accompagnée d'un travail sur la couleur et les volumes, intégrant une décomposition et une réinvention des formes.



**LA FRESQUE**  
Forme de graffiti occupant un espace conséquent (souvent sur des murs ou pignons aveugles). Son temps de réalisation est également plus long.



**LE POCHOIR**  
Utilisation de matériaux rigides en bois, carton, plastique, métal, représentant un dessin. Cet outil permet ensuite de peindre la forme. Il présente l'avantage d'être facile à transporter tout en permettant de réaliser l'œuvre rapidement.



**LE COLLAGE ET LE STICKER**  
Papier autocollant réalisé en amont et collé sur un mur. Tout comme le pochoir, ils sont faciles à transporter et rapides à poser.



**LA MOSAÏQUE**  
Carrés de faïence colorée apposés sur un mur afin de former une mosaïque représentant une forme particulière.

# DIALOGUE ENTRE L'URBANISME ET LE STREET ART

La relation souvent contrariée entre le street artiste et l'urbaniste, le graffeur et l'architecte, semblait pourtant écrite d'avance: spontanéité et éphémère comme moteurs créatifs pour le premier, réglementation et recherche de pérennité pour les seconds. Mais c'était sans compter sur leur lieu favori d'expression: la ville. Car, si les formats et techniques du street art ont évolué depuis les deux dernières décennies, l'urbanisme et les usages des villes ont eux aussi connu de profondes mutations: occupations temporaires, hybridations des lieux, industries créatives et recherches d'expériences, sont venues bouleverser les schémas d'une ville fonctionnelle, dans laquelle l'art urbain devait être nécessairement planifié. Et, paradoxalement, c'est par ce fonctionnalisme du siècle dernier, dont les objets urbains, toujours présents, cherchent aujourd'hui à gagner en «supplément d'âme», par la couleur, le récit, l'imaginaire que le street art s'exprime le plus. C'est donc naturellement vers cette communauté que se tournent aujourd'hui les urba-

nistes, pour améliorer l'intégration urbaine d'infrastructures, d'équipements, de sites en mutation, ou simplement pour donner une visibilité nouvelle aux grands projets urbains. Avec parfois, un risque de standardisation, qui inquiète une partie de la communauté graff.

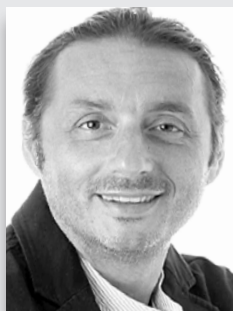
## LE STREET ART COMME SUPPORT DU PROJET URBAIN

Pour beaucoup de décideurs et d'aménageurs, le street art est devenu un outil de «marketing urbain», un levier d'attractivité touristique «dans l'air du temps». Comme les amateurs sont de plus en plus nombreux à visiter certaines villes spécialement pour admirer les œuvres qui ornent leurs murs, les établissements privés et les institutions locales cherchent à attirer de nouveaux visiteurs en créant des images urbaines souvent «Instagramables». Les grandes marques n'hésitent plus à faire appel à des artistes pour peindre des façades placées aux endroits stratégiques (Bibendum de Michelin sur Portobello Road à Londres).

La peinture murale semble être un bon outil pour «défricher», occuper l'espace ou l'architecture dans l'attente d'un projet, rendre utile les parois d'un immeuble vétuste dont la démolition est programmée, ou «colorier» des lieux réinvestis par l'économie (villages de marques, pépinières de startups) dans l'espoir de capitaliser l'effet médiatique obtenu. Depuis 2015, le Conseil municipal de Vigo (Galice, Espagne) organise chaque été un festival d'art nommé Vigo-City of Colour pour redynamiser l'image de la ville (fresques XXL sur les murs pignons). La Ville de Toulon fait appel à des collectifs (œuvres inscrites dans la programmation du Théma Liberté #37 - Passion bleue/ Art dans la ville, fresque monumentale de Michael Beerens, installation de Tadashi Kawamata). Le festival K-LIVE à Sète permet aux visiteurs de voir à l'œuvre les graffeurs, peintres, colleurs et sculpteurs et d'échanger avec eux sur leurs techniques; le MaCO, le musée à ciel ouvert qui s'est constitué au fil des éditions, se découvre ensuite toute l'année avec des visites guidées proposées par la Ville.

## PAROLES D'ACTEUR

### « DES POTENTIALITÉS DE PROJETS COLLECTIFS »



**Alexandre SORRENTINO**  
Directeur des Relations extérieures et de la communication - Établissement Public d'Aménagement Euroméditerranée

L'année 2013 a donné un coup de projecteur culturel à Marseille avec le label «Capitale française de la culture». Cette visibilité a permis de montrer que la ville était un lieu de création et de diffusion d'une offre culturelle pluridisciplinaire. L'explosion du courant de street art a été fortement accélérée par les réseaux sociaux. Le street art est devenu plus formel au moment où il a été reconnu comme vecteur de communication, d'attractivité et d'animation urbaine. Ce qui diffère entre Marseille et d'autres villes de la Méditerranée, ce sont les potentialités de projets collectifs, regroupant une diversité culturelle importante. Bien que n'ayant pas de compétence culturelle dans ses statuts, Euroméditerranée a toujours œuvré pour créer les conditions du développement d'une offre culturelle sur son périmètre et donner naissance à de grands ensembles culturels: le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM), le Silo d'Arenc, le Centre régional de la Méditerranée,

les Archives départementales, le Théâtre de la Minoterie, le Fonds régional d'art contemporain (FRAC), le musée Regards de Provence ou encore le Pôle culturel de la Belle de Mai. L'intention concernant Euromed 2 est différente. On est passé d'une stratégie d'installation de grands objets culturels à une stratégie d'animation et d'inclusion, entre autre culturelle, avec le projet MOVE (Massalia Open Village Experience). S'inscrivant sur un territoire de 170 ha, Euroméditerranée a pour ambition d'offrir les conditions favorables au développement d'une offre, dans un quartier en mutation où les enjeux urbains sont importants. Par ailleurs, un appel à projets a été lancé sur l'ancienne savonnerie La Tulipe-Moncada pour la création d'un lieu de vie, au cœur du noyau villageois des Crottes, qui devrait comprendre un espace culturel, un musée du street art, un atelier des artisans, une école de hip-hop, une salle de spectacles ainsi qu'un espace en plein air.

# LES LIEUX PRIVILÉGIÉS DU GRAFF



## LES CENTRES-VILLES

Espaces centraux des villes fréquentés par un public large, disposant de surfaces de graffs fortement visibles et permettant aux graffeurs de bénéficier d'une visibilité plus grande: des passants, mais aussi des autres graffeurs, afin de tenter de gagner en notoriété. Les lieux de passage comme les rues ou les places fréquentées sont privilégiés. Les rues étroites augmentent la visibilité des graffs par les passants, se retrouvant comme confrontés aux représentations sur les murs. Les surfaces en hauteur comme les murs et pignons aveugles sont aussi prisés des artistes.



Dans les centres-villes, le graff permet d'apporter une animation et une ambiance urbaine. Il permet également de souligner l'architecture de certains bâtiments, de créer des perspectives et des cônes de vue.

- 1 Hôtel Dieu, Marseille (2<sup>e</sup>) - Crédits : Laurent Couture - Agam 2021
- 2 Le Panier, Marseille (2<sup>e</sup>) - Crédits : Axel Le Bolzer - Agam 2021
- 3 Croisement La Canebière - Rue Pavillon, Marseille (1<sup>er</sup>) - Crédits : Axel Le Bolzer - Agam 2021

## LES INFRASTRUCTURES DE MOBILITÉ ET DÉLAISSÉS URBAINS

Ces infrastructures renvoient à l'aspect traditionnel de la démarche du graff, par un rapport historique avec le métro new-yorkais dans les années 60-70. Les trains, les ponts et les bordures autoroutières, mais également les zones de transitions comme les arrêts de métro ou les gares, sont des espaces privilégiés. Ce sont aussi des objets urbains rappelant un vocabulaire familier pour les graffeurs : le temps, le mouvement, le flux, l'éphémère, la rapidité. Dans les centres-villes, ce sont des espaces à forte visibilité.

**Des lieux possibles :** les sous-faces des tabliers et les piles des autoponts (A7, passerelle de Plombières, échangeurs de la place de Pologne), les tunnels et les trémies (boulevard National, Le Merlan), les dalles de parking des hôpitaux...

- 7 Rocade L2 (A7), Marseille - Crédits : Axel Le Bolzer - Agam 2021
- 8 Cours Julien, Marseille (6<sup>e</sup>) - Crédits : Axel Le Bolzer - Agam 2021
- 9 Pilier autopont, Gênes, Italie - Crédits : Christophe Trinquier - Agam 2021

## LES FRICHES INDUSTRIELLES

Espaces historiquement liés à la pratique du graff, symbole de la désindustrialisation des villes. Depuis, ces lieux sont des espaces de travail cachés, permettant aux graffeurs de s'entraîner, d'expérimenter de nouvelles techniques, à l'abri des regards, sans contrainte de temps. Dans l'imaginaire collectif, ces lieux ne sont pas forcément bien perçus : des espaces peuvent parfois renvoyer à un déclin, et le graff qui est venu s'apposer sur ces espaces y est souvent associé.

Peu fréquentés mais souvent visibles dans l'espace urbain, les graffs viennent contrebalancer l'aspect d'abandon et donnent une nouvelle visibilité qui pourrait être le point de départ à des actions de rénovation / reconversion.

**Des lieux possibles :** entrepôts, hangars, bâtiments logistiques et bâtiments militaires désaffectés, ainsi que les bunkers, les silos et les cuves en reconversion.

- 4 Friche COFRAPEX, Marseille (15<sup>e</sup>) - Crédits : Laurent Couture - Agam 2020
- 5 Piscine de Luminy, Marseille (9<sup>e</sup>) - Crédits : Made in Marseille, 2020
- 6 Friche COFRAPEX, Marseille (15<sup>e</sup>) - Crédits : Axel Le Bolzer - Agam 2021



À Marseille, la commande d'art urbain se déploie déjà sur des supports variés : les rideaux en fer de certains commerces, les parois et dépendances des voies rapides (appel à projet de la L2), les salles de bâtiments « prêtées » dans le cadre d'une occupation de transition (résidence de l'atelier Juxtapoz au Couvent, rue Levat).

## LE DÉFI D'ENCADRER CE QUI EST SPONTANÉ

Les municipalités cherchent parfois implicitement à « canaliser » cette créativité avec une volonté d'accompagnement et d'harmonisation. Il semble toutefois assez difficile de diriger l'art urbain vers un support ou un lieu précis. C'est un art qui présuppose d'échapper à toute forme de contrainte. La démarche se veut provocatrice, poétique, sarcastique, ironique, revendicatrice, transgressive, contradictoire... L'habillage graphique des rues échappe à la règle du support conventionnel et traditionnel (la toile clouée au mur, l'art légitime opposé à l'art populaire), à la règle de l'exposition (la galerie « bourgeoise » contre l'espace public ouvert à tous, l'art qui s'adresse à l'homme initié et cultivé), à la règle du marché de l'art (sauf quand un mur est fragmenté et commercialisé tel le Mur de Berlin) et également la règle de la loi (respect du bien commun et/ou de la propriété privée).

Les street artistes sont attachés à leur liberté de création et de localisation, et tous ne veulent pas jouer un rôle d'animateur de ville pour des villes en quête de retombées média (« buzz marketing ») ou des tours-opérateurs en mal de nouveautés (« street art tour »). Les graffeurs privilégieront plutôt la semi-clandestinité, la reconnaissance par le bouche-à-oreille et l'information par les réseaux sociaux (lieux connus des initiés) et les endroits cachés qui se découvrent. Sinon, les emplacements de prédilection pour être vus ou pour afficher son audace restent le mur mitoyen, la souche de cheminée, le pont, le mur anti-bruit... La « localisation préférentielle » peut avoir des conséquences inattendues. La mise à disposition d'une surface crée souvent un effet d'entraînement, un afflux.

Comme beaucoup de graffeurs interviennent sur le travail de leurs prédécesseurs (marquages territoriaux, surenchères), les palimpsestes suscitent parfois des réactions de rejet chez les riverains ou les usagers de la rue (expressions de plus en plus tapageuses, saturation, cacophonie ou pollution visuelle).

Un secteur dédié au graff peut rapidement perdre son attrait et être abandonné au grand dam des initiateurs ou des commanditaires. L'éphémère est la base d'une forme d'art spécifique qui n'a pas toujours le temps de laisser son empreinte ou un souvenir et qui peut donner, au contraire, un sentiment d'inachevé. À l'inverse, le marquage d'un lieu prévu à l'origine pour être temporaire peut devenir durable (rue très investie qui devient un « hot spot », municipalité qui hésite à mettre fin à l'expérience pour des raisons de communication). L'image du graff peut coller longtemps à la peau des villes en transition économique qui l'adoptent pour changer le regard qui est porté sur elles et attirer les investisseurs (Sessions du « Festival mur murs » de Decazeville dans l'Aveyron). L'image de « quartier créatif » peut se révéler à la longue peu valorisante pour les investisseurs et les acheteurs potentiels (image trop libertaire, impression d'un entre-soi revendiqué, perpétuation d'une image de décrépitude...). Le choix du graff peut donc se révéler contre-productif quand la modernisation d'îlots entiers est en jeu (réhabilitations reportées, rénovations ajournées).

## UN ART EN MUTATION PERMANENTE, PAR LES LIEUX ET LES TECHNIQUES

Les collectivités et les institutions feront-elles le bon choix en misant sur un mode d'expression volatile ? La concurrence entre les capitales autoproclamées du graff est rude, et le succès éphémère. Actuellement, pour certains spécialistes, l'art urbain serait en train de s'épuiser, voire de disparaître, du moins dans sa forme originelle. En cela, il ne dérogerait pas au processus de tout courant artistique qui s'épanouit rarement au-delà d'une génération et

perd son attrait d'avant-garde ou son rôle de rupture dès le moment où la société l'a consommé.

Pour échapper aux supports désignés, aux passages obligés et à la surenchère des œuvres murales « instagrammables », vite consommées et vite oubliées, pour retrouver la saveur de l'inédit et l'insolence de la transgression, certains artistes se sont tournés vers de nouveaux espaces de conquête. Les performances XXL (sur un sol, un parvis, un échangeur, un toit de parking ou de bâtiment industriel, un barrage voûte...) expriment des défis d'implantation (« battles » à distance). Les créations sont appréhendées d'un seul coup d'œil grâce aux drones et à Google Earth et elles sont diffusées instantanément sur toute la planète. Vite salies et dégradées par les intempéries, elles restent fidèles à la démarche originelle (Ella & Pitr, dessin de 2,5 hectares sur les toits d'un pavillon du Parc des expositions de la porte de Versailles, 2019). Les lacérations et les grattages de surface au burin ou au marteau-piqueur du Portugais Vhils (alias Alexandre Farto) révèlent les différentes couches qui constituent la surface d'un mur (« archéologie de la rue »).

Le « Reverse graffiti » consiste à dessiner en enlevant de la saleté ou de la mousse sur un mur ou un sol ou en projetant de l'eau haute-pression sur un pochoir (« clean tags » de l'Anglais Paul « Moose » Curtis et du Brésilien Alexandre « Osario » Orion). Issu de la culture du graffiti illégal, Bordalo II (alias Artur Bordalo) réalise depuis 2013 des installations en grand format en extérieur.

Alors que l'œil des spectateurs s'acclimata, s'habitue (inflation, mondialisation, institutionnalisation), il s'agit pour ces artistes de surprendre encore, de ne pas se laisser enfermer, de se démarquer du néo-muralisme surmédiatisé, d'échapper au street art devenu « trop bankable » (artiste Epsilon), de conserver leur « street credibility » (expression employée par les graffeurs des États-Unis). Pour tout cela, la liberté de choisir le support, l'endroit et le moment est essentielle.

# MARSEILLE, ELDORADO DU GRAFF ?

Marseille est-elle aujourd'hui une place forte du graff en France ? Les divers classements réalisés par des médias ou blogueurs ne placent pas toujours la cité phocéenne en tête de liste. Pourtant cet art urbain spontané et éphémère se répand sur les murs de la ville depuis les années 90. Ville portuaire, porte d'entrée de la Méditerranée et proche de l'Italie, l'Espagne, le Portugal, le Maghreb... ; autant de critères qui permettent un brassage humain et artistique, et un rayonnement du graff marseillais.

## PRODUCTION D'UNE CULTURE URBAINE À L'INTERFACE ENTRE LA RUE ET LES LIEUX DE CRÉATION

Les espaces de représentation du street art sont aujourd'hui nombreux et diversifiés, autant par leur taille que par la nature de leur présence. Spontanéité, commande publique, espaces centraux ou périphériques, Marseille dispose d'un terrain de jeu conséquent. La ville attire les publics venus découvrir la richesse du street art marseillais, autant qu'elle attire les graffeurs eux-mêmes. Connue et perçue comme un territoire de plus grande liberté, d'une plus grande tolérance, nombreux sont ceux qui viennent graffer les murs du centre-ville ou des délaissés urbains.

Marseille attire les publics venus pour le street art autant que les graffeurs

Le quartier du Cours Julien ou du Panier sont bien connus des adeptes du street art, publics comme graffeurs, participant à l'image de Marseille, comme une ville du graff. Ce sont cependant des secteurs où l'espace pour « poser » se raréfie. La popularité de ce secteur en fait un lieu privilégié pour les graffeurs, souvent à la recherche de visibilité, non pas du public, mais des autres membres de la communauté.

La raréfaction des espaces de graff dans le centre-ville de Marseille rend la tâche plus complexe, mais garantit en revanche une plus grande longévité de la pièce. Ainsi, on assiste à une confrontation entre la nature éphémère du graff et la volonté de basculer dans une dimension pérenne, faisant gagner en notoriété le graffeur ayant produit la pièce. Les délaissés urbains, comme les friches ou les infrastructures de mobilité, sont également des espaces de représentation au sein de la communauté des graffeurs. À l'abri des regards, les artistes peuvent venir s'entraîner sur ces espaces souvent de taille conséquente, où le temps ne sera pas un frein. C'est le cas à Marseille des friches situées dans le quartier de La Cabucelle, ou encore dans l'ancienne piscine de Luminy.



COLLAGE, PANIER, MARSEILLE (II<sup>e</sup>).

© Laurent Couture - Agam 2021

## PAROLES D'ACTEUR

« L'ACCOMPAGNEMENT DES POUVOIRS PUBLICS N'EN EST QU'À SES DÉBUTS »



Caroline SÉGUIER

Directrice de l'association Planète Émergences

L'association Planète Émergences a pour objet de créer, produire et diffuser des projets de créations artistiques alliées à la cohésion sociale et à des enjeux de société. L'action se décline autour de la création dans l'espace public, la transmission via des résidences, des ateliers, des rencontres, de la médiation. Notre métier est de créer les conditions de

la création artistique et de fédérer autour de projets pour aller à la rencontre de tous les publics et faire se rencontrer des publics qui ne se connaissent pas. L'art urbain permet d'apporter du dialogue à la ville : le projet de la L2, mais aussi les programmes « Magiciens de la ville » et « Au bonheur de l'autre » proposent des parcours d'art dans la cité et viennent incorporer dans les différents quartiers de Marseille du street art, associé à d'autres formes d'art ainsi que de la médiation et de l'insertion. L'accompagnement des pouvoirs publics dans ces initiatives n'en est qu'à ses débuts. On essaie aujourd'hui de mettre toutes les personnes qui font la ville autour de la table : les services de la Ville de Marseille, les urbanistes, les architectes (des Bâtiments de France) et aussi les habitants qui font la ville et leur quartier. La programmation de l'art urbain par les pouvoirs publics doit être décidée à l'échelle du territoire. Il serait intéressant que « Magiciens de la ville » s'inscrive dans le programme « L'été marseillais » (à l'image de « d'un été au Havre »), afin de ponctuer la ville d'œuvres, d'expositions pérennes ou éphémères, durant l'été, profitant de la visite des touristes. Une initiative comme « Embellir Paris » à Marseille serait une opportunité intéressante également, elle permettrait de réunir autour de la table les artistes, les collectivités et les porteurs de projet.



# LES LIEUX PRIVILÉGIÉS DE REPRÉSENTATION DU STREET ART À MARSEILLE

SEMI-COLOMBE

SEPTÈME-LES VALLONS



Retrouver la carte des lieux de graffs en flashant ce QR Code. Cette carte est non exhaustive et évolutive, n'hésitez pas à nous proposer de nouveaux lieux de graffs.



INFOGRAPHIE © AGAM

## DE LA RECONNAISSANCE ARTISTIQUE DU STREET ART À SON USAGE COMME OUTIL D'ATTRACTIVITÉ TERRITORIALE

À Marseille, la culture est l'un des volets ayant permis la valorisation du projet comme l'OIN Euroméditerranée par l'installation de grands objets culturels comme le Mucem ou le musée Regards de Provence. L'extension Euromed2 adopte une stratégie différente, avec l'utilisation de l'art urbain, en l'occurrence le street art, pour aménager l'espace public et promouvoir les nouveaux projets en cours de réhabilitation.

Le street art devient alors plus pérenne quand il est issu d'une commande. La spontanéité dans la création artistique sur l'espace public laisse place à un cadre plus formel. La nature des œuvres évolue également : la commande s'oriente davantage sur des pièces occupant une place conséquente comme les fresques. Les murs de la rocade de la L2 sont probablement le projet de street art commandé le plus emblématique de Marseille. Longue de 9,7 km, cette rocade contourne le centre-ville de Marseille du nord à l'est. Projet de presque 30 ans, il a été livré dans sa totalité en 2018. C'est en 2014 que l'association Planète Émergence fait la rencontre de la société de la rocade L2 de Marseille.

### Dans une démarche de commande, l'attente est davantage tournée vers la pérennité

C'est sous la forme d'un partenariat qu'ils vont décider de la création d'un projet d'art urbain, venant couvrir les murs de la rocade. 52 artistes vont être invités, dont 80 % originaires de Marseille. Le projet ne s'est pas seulement contenu sur les murs de la rocade, mais aussi dans les quartiers traversés par l'infrastructure, dans l'optique « d'irriguer » le territoire. Outre une meilleure intégration du projet dans le paysage, l'utilisation du street



© La Savonnerie Atelier-Monchevout and Co.

## LE PROJET DE LA SAVONNERIE LA TULIPE-MONCADA, QUARTIER DES CROTTES À MARSEILLE

Située dans le quartier des Crottes (XV<sup>e</sup> arrondissement) à Marseille, la Savonnerie La Tulipe et la manufacture Moncada sont l'une des friches ayant fait l'objet d'un appel à projet de la part de l'Établissement Public d'Aménagement Euroméditerranée (EPAEM). Le projet, dans sa globalité, prendrait la forme d'un noyau villageois au cœur du quartier, proposant une mixité fonctionnelle entre les différents lots.

La manufacture Moncada (2 267 m<sup>2</sup>) intégrera 40 logements ainsi qu'une auberge de jeunesse. En parallèle, Euroméditerranée projette de faire de l'ancienne savonnerie La Tulipe (3 604 m<sup>2</sup>) un lieu culturel, orienté vers une culture urbaine street art. Ce pôle culturel serait exploité par la société parisienne Maquis-art. Fondée en 1992, la société développe depuis sa création une activité de vente de matériel pour les artistes, d'événements, de décorations, et plus récemment de tiers-lieux.

Créé en 2017 de manière éphémère, l'Aérosol était situé dans un espace de 8 000 m<sup>2</sup> dans une friche industrielle de la SNCF, à Paris. Le tiers-lieu abritait un musée du street art ainsi que des espaces de graffs libres en extérieur. C'est avec cette expertise en termes de culture urbaine et d'animation que la société gèrera ce nouveau lieu de vie marseillais, lieu de vie comprenant un atelier d'artisan, une école de hip-hop, une salle de spectacle ainsi qu'un espace en plein air.

Intégré dans le programme d'urbanisme transitoire MOVE d'Euroméditerranée, cette identité street art sera ici vecteur d'un projet à la fois économique, solidaire, mais aussi de vie, au sein du quartier des Crottes. La livraison est prévue en 2024.

art est aussi un prétexte pour créer du lien, entre les acteurs du territoire et les habitants, avec comme intermédiaire les artistes. Le projet s'est achevé par une exposition intitulée « À l'échelle de la ville » (2018), qui s'est tenue au ministère de la Culture à Paris, montrant une fois encore l'intérêt grandissant des pouvoirs publics pour l'art urbain.

Outil de cohésion sociale et territoriale entre les quartiers de la ville, la pérennité des œuvres semble ici souhaitable. La question de l'éphémère se pose alors. Selon Caroline Séguier de Planète Émergences, « les lignes bougent du côté des artistes ». Dans une démarche de commande, l'attente est davantage tournée vers la pérennité de l'œuvre, au contraire d'une production spontanée qui sera par nature plus éphémère.

## DES ESPACES DE CRÉATION « HORS LES RUES »

La production de cette culture urbaine, plus encadrée spatialement, se fait également hors de la rue, dans des espaces de production et d'expérimentations artistiques bien définis. Depuis 2017 et jusqu'en 2021, la Ville de Marseille permet l'occupation temporaire du couvent Levat à l'association Juxtapoz. Ce collectif de graffeurs occupe les lieux, s'approprie l'espace en réalisant des fresques sur les murs du jardin, des événements autour de la culture du graff. Le couvent est un espace d'accueil pour les artistes,

leur permettant de bénéficier d'un lieu de production artistique pour un faible coût. 90 artistes travaillent actuellement au couvent Levat.

Dans le XV<sup>e</sup> arrondissement, l'association pour la Cité des Arts de la Rue (ApCAR) occupe l'ancienne savonnerie l'Abeille depuis maintenant plus de vingt ans. À l'image du couvent Levat, la Cité est un lieu d'expérimentation artistique réunissant peintres, graffeurs, sculpteurs, avec comme dénominateur commun la création dans l'espace public. Financée par la Ville de Marseille, la Cité a été inaugurée en 2013. Elle est aujourd'hui un outil de développement culturel pour la Ville.

Si le lieu est un espace privé, il est tout de même ouvert au public, lui permettant de venir assister à divers événements organisés par les artistes présents. Le mur du fond est un espace de représentation graff présent in situ. À l'initiative de Germain Prévost (alias Ipin) et Stéphane Moscato, ce support au format 12m x 4m est en place depuis février 2018. Sur le même principe que le MUR présent dans différentes grandes villes françaises et européennes, le mur du fond est renouvelé à intervalles réguliers, par différents graffeurs invités à venir exploiter cet espace de création murale.

### COLLAGE CROOKED CITY, DOCK DES SUDS.

Marseille, Fiesta des Suds.



### PAROLES D'ACTEUR

« NOUS LAISSER  
LA SPONTANÉITÉ DE  
CRÉER, DE PENSER LA  
PIÈCE ET NOTAMMENT SON  
IMPACT SUR LE PUBLIC »



### Stéphane MOSCATO

Peintre, co-organisateur du Mur du fond,  
Cité des Art de la Rue

La Cité des Arts de la Rue est un espace privé accueillant du public, dont le dénominateur commun est la création dans l'espace public. C'est un lieu qui nous permet de disposer d'un panel de compétences offertes par les différentes disciplines présentes, en ayant plus de temps pour la production d'une œuvre en résidence que si l'on était dans la rue. Quand on pratique cette forme d'art souvent « gratuite », la commande (publique ou privée) permet aux artistes de vivre convenablement. Cela dit, il est primordial qu'on nous laisse la spontanéité de créer, de penser la pièce et notamment son impact sur le public. Aujourd'hui, une fresque devient pérenne quand elle est issue d'une commande. C'est moins vrai quand on parle de graffiti. Marseille dispose d'une certaine renommée pour les graffeurs, parce qu'on sait que tout est possible. Mais ça entraîne une raréfaction des meilleurs spots. Dans le quartier du Cours Julien, par exemple, les espaces sont très saturés, ayant

pour effet un débordement des graffs dans les rues mitoyennes du secteur. Au cœur des cités, on retrouve moins de tags, ils sont vus par les habitants comme une dégradation, un signe de précarisation supplémentaire. C'est compliqué d'y amener des projets de peinture parce que ce n'est pas dans les priorités des habitants : allouer un budget spécifique pour la culture sur un secteur ayant d'autres préoccupations est difficilement compréhensible. Quant à la culture hip-hop, dont Marseille est l'une des villes fleuron, le graffiti a clairement été associé à ce mouvement. Mais à l'époque, les graffeurs écoutaient du rock, du disco ou du funk. C'est la télé, qui est ensuite venue répandre cette association hip-hop / graffiti, et les clichés ont la vie dure. Quand on regarde les « peintres » marseillais, ils ne portent pas forcément des baskets et des casquettes sur le côté. Certains ne sont plus issus de la classe populaire, voire ils ont fait les Beaux-Arts.



© Axel Le Bolzer - Agam 2021

FRESQUE, RUE PASTORET, MARSEILLE (VI<sup>e</sup>).

## DES MURS DE LA RUE AUX MURS D'EXPOSITION : UN MOTEUR ÉVÉNEMENTIEL IMPORTANT

On retrouve à Marseille des galeries s'intéressant en partie à la vente d'œuvres issues de la rue : Undartground, David Pluskwa, Artcan Gallery.

Par ce biais, le street art devient aussi un élément fédérateur créant des événements. Les vernissages dans les galeries, mais aussi dans les cafés ou les bars, ne sont plus juste l'occasion de présenter les œuvres en elles-mêmes, mais de diffuser la culture que le street art accompagne : workshop, démonstrations, jam, performances rap, hip-hop, et parfois vente de vêtements « vintage » viennent animer les événements.

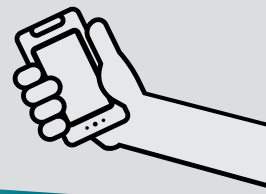
Le graffiti ne vient plus seulement habiller les murs des villes, il devient aussi un vecteur événementiel de diffusion d'une culture. Si ces événements n'ont pas lieu dans des galeries ou des bars, ils se produisent dans des espaces de tiers-lieux ou transitoires, à l'image de la Friche de la Belle de Mai ou du Couvent Levat dans le III<sup>e</sup> arrondissement de Marseille.

Cette identité peut aussi trouver son public dans les salles d'exposition des musées. En 2020, le Château de Forbin a inauguré une exposition spécialement dédiée aux graffs produits à New York dans les années 1980-90.

## POUR EN SAVOIR PLUS

### PUBLICATIONS AGAM

- ▶ Les impacts du télétravail, Regards de l'Agam n°103 – Mars 2021
- ▶ Réseaux sociaux et plateformes, Regards de l'Agam n°87 – Septembre 2019
- ▶ Les nouveaux lieux de l'innovation, Regards de l'Agam n°62 – Août 2017
- ▶ Marseille la nuit, quels enjeux pour la ville ?, Regards de l'Agam n°56 – Février 2017
- ▶ Centre-ville de Marseille, pour un nouvel élan économique, Regards de l'Agam n°44 – Mars 2016



Retrouvez toutes les productions du Lab'Urbain de L'Agam en scannant le flashcode



**agam**  
AGENCE D'URBANISME DE  
L'AGGLOMÉRATION MARSEILLAISE

Louvre & Paix - La Canebière  
CS 41858 - 13221 Marseille cedex 01  
☎ 04 88 91 92 90 ✉ [agam@agam.org](mailto:agam@agam.org)

Toutes nos ressources @ portée de clic sur [www.agam.org](http://www.agam.org)  
Pour recevoir nos publications dès leur sortie, inscrivez-vous à notre newsletter

Directeur de la publication : Christian Brunner  
Rédaction : Laurent Couture, Axel Le Bolzer, Christophe Trinquier - Conception / Réalisation : Pôle graphique Agam  
Photographie Laure-Agnès Caradec : Benjamin Bechet / Marseille - Septembre 2021 - Numéro ISSN : 2266-6257  
© Agence d'urbanisme de l'agglomération marseillaise